Ami du Clergé du 5 juillet 1951

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le Bienheureux Pie X (Discours de S. S. Pie XII). — Les vertus et les œuvres du bienheureux Pontife, 201.
Les Sacrements. — L'Eucharistie : II. Comment Notre-Seigneur peut-il être présent dans l'Eucharistie ? 204. — III. Pourquoi Jésus est-il présent dans la sainte hostie ? 206.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXXVII. Innocent XI (1676-1689), 206.

LE BIENHEUREUX PIE X

(Discours de S. S. Pie XII) [1]

Les vertus et les œuvres du bienheureux Pontife

Une joie céleste inonde Notre cœur ; un hymne de louange et de gratitude jaillit de Nos lèvres envers le Seigneur tout-puissant qui Nous a donné d'élever aux honneurs des autels le bienheureux Pie X, Notre prédécesseur. Cet hymne exprime aussi la joie et la reconnaissance de toute l'Eglise, que vous représentez visiblement, chers fils et filles, assemblés ici sous nos yeux comme une mer vivante ou qui, dispersés sur la surface de la terre, Nous écoutez dans l'exultation de ce jour béni.

Un désir commun s'est réalisé. Dès le moment de son pieux trépas, en même temps que se multipliaient les pèlerinages à sa tombe, des suppliques affluaient de toutes les nations pour implorer la glorification de l'immortel Pontife. Elles émanaient des membres les plus élevés de la hiérarchie, des clergés séculier et régulier, de toutes les classes de la société, et spécialement des plus humbles, dont il était lui-même issu comme une fleur très pure. Et voici que ces vœux sont exaucés ; voici que Dieu, dans les secrets desseins de sa Providence, a choisi son indigne successeur, pour les satisfaire, et faire resplendir, dans la triste pénombre qui assombrit le chemin encore incertain du monde d'aujourd'hui, l'astre éclatant de sa blanche figure, afin d'éclairer la voie et de raffermir les pas de l'humanité désorientée.

Mais, alors que la joie, dont Notre cœur déborde, Nous pousse irrésistiblement à chanter en lui les merveilles de Dieu, Notre voix hésite, comme si les paroles devaient nous manquer, insuffisantes qu'elles sont pour exalter dignement, fût-ce dans une rapide esquisse, la vie et les vertus du prêtre, de l'évêque, du Pape, dans la prodigieuse ascension, depuis le petit bourg natal et l'humble naissance, jusqu'au faîte des grandeurs et de la gloire sur la terre et dans le ciel.

Depuis plus de deux siècles, il ne s'était plus levé sur le Pontificat romain un jour de splendeur comparable à celui-ci, ni n'avait plus résonné avec une telle véhémence et un tel accord la voix, proclamant sa louange, de tous ceux pour qui la Chaire de Pierre est la roche sur laquelle leur foi est ancrée, le phare qui soutient leur indéfectible espérance, le lien qui les soude dans l'unité et dans la charité divine.

Combien, parmi vous aussi, conservent encore vivant dans leur esprit et dans leur cœur, le souvenir du nouveau Bienheureux ! Combien revoient encore par l'esprit, comme Nous-même le revoyons, ce visage respirant une bonté céleste ! Combien le sentent proche, tout proche d'eux, ce successeur de Pierre, ce Pape du XX[e] siècle qui, dans le formidable ouragan soulevé par les négateurs et les ennemis du Christ, sut faire preuve, dès le début, d'une expérience consommée au gouvernail de la barque de Pierre, mais que Dieu appela à lui, au moment où la tempête se faisait plus violente ! Quelle douleur, quel abattement, alors, de le voir disparaître, au comble de l'angoisse pour le monde bouleversé.

Mais voici que l'Eglise le voit réapparaître aujourd'hui, non plus comme un nocher luttant péniblement à la barre contre les éléments déchaînés, mais comme un glorieux Protecteur qui, du ciel, l'enveloppe de son regard tutélaire, dans lequel brille l'aurore d'un jour de consolation et de force, de victoire et de paix.

I. — *Les vertus du Bienheureux*

Quant à Nous, qui étions alors au début de Notre sacerdoce, déjà au service du Saint-Siège, Nous ne pourrons jamais oublier Notre intense émotion, lorsqu'au milieu du jour de ce 4 août 1903, de la loge de la basilique vaticane, la voix du cardinal premier-diacre annonça à la multitude que ce Conclave, — si remarquable par tant d'aspects — avait porté son choix sur le patriarche de Venise, Joseph Sarto.

C'est alors que fut prononcé pour la première fois, à la face du monde, le nom de Pie X. Que devait signifier ce nom pour la Papauté, pour l'Eglise, pour l'humanité ? En évoquant aujourd'hui, après presque un demi-siècle, la succession des événements graves et complexes qui l'ont rempli, Notre front s'incline et Nos genoux se plient dans l'admiration et l'adoration des conseils divins, dont le mystère se dévoile lentement aux pauvres yeux des humains au fur et à mesure qu'il s'accomplit au cours de l'histoire.

Il fut un Pasteur et un bon Pasteur. Il paraissait être né pour cela. A toutes les étapes du chemin qui, peu à peu, le conduisait de l'humble foyer natal, pauvre de biens terrestres, mais riche de foi et de vertus chrétiennes, au sommet suprême de la hiérarchie, l'enfant de Riese demeurait toujours égal à lui-même, toujours simple, affable, accessible à tous, dans sa cure de campagne, dans la salle capitulaire de Trévise, à l'évêché de Mantoue, au siège patriarcal de Venise, dans la splendeur de la pourpre romaine, et il continua à être ainsi dans la majesté souveraine, sur la « sedia gestatoria » et sous le poids de la tiare, le jour où la Providence, formatrice prévoyante des âmes, incita l'esprit et le cœur de ses pairs à remettre la houlette, tombée des mains affaiblies du grand vieillard Léon XIII, entre les siennes, paternellement fermes. Le monde avait alors précisément besoin de telles mains.

N'ayant pas pu écarter de sa personne le terrible poids du souverain pontificat, lui qui avait toujours fui les honneurs et les dignités, comme d'autres, au contraire, ont en aversion une vie ignorée et obscure, il accepta avec des larmes le calice des mains du Père divin.

[1] Traduction d'après la *Doc. cath.* (17 juin 1951, col. 705-714) du discours du Saint-Père, dans l'après-midi du 3 juin, sur la place St-Pierre, après la béatification.

Mais une fois qu'il eut prononcé son « Fiat », cet humble, mort aux choses terrestres et aspirant de tout son être aux célestes, montra l'indomptable fermeté de son esprit, la vigueur virile, la grandeur du courage qui sont les prérogatives des héros de la sainteté.

Dès sa première Encyclique, ce fut comme si une flamme lumineuse s'était élevée pour éclairer les esprits et allumer les cœurs. Ainsi les disciples d'Emmaüs sentaient s'enflammer leur cœur, tandis que le Maître parlait et leur dévoilait le sens des Ecritures (Luc, XXIV, 32).

N'avez-vous peut-être pas éprouvé cette ardeur, vous aussi, chers fils, qui avez vécu ces jours et avez entendu de ses lèvres le diagnostic exact des maux et des erreurs de l'époque, et en même temps les moyens et les remèdes indiqués pour en guérir ? Quelle clarté de pensée ! Quelle force de persuasion ! C'était bien la force et la sagesse d'un prophète inspiré, l'intrépide franchise d'un Jean-Baptiste et d'un Paul de Tarse ; c'était la tendresse paternelle du Vicaire et Représentant du Christ, attentif à tous les besoins, soucieux de tous les intérêts, de toutes les misères de ses fils. Sa parole était un tonnerre, une épée, un baume ; elle se communiquait intensément à toute l'Eglise et s'étendait bien au delà avec efficacité ; elle atteignait à une vigueur irrésistible non seulement par le fond incontestable du contenu, mais encore par sa chaleur intime et pénétrante. On sentait en elle frémir l'âme d'un Pasteur qui vivait en Dieu et de Dieu, sans autre dessein que de conduire à Lui ses agneaux et ses brebis. Aussi, fidèle aux vénérables et séculaires traditions de ses Prédécesseurs, s'il conserva substantiellement toutes les solennelles (non point fastueuses) formes extérieures du cérémonial pontifical, en ces moments-là son regard suavement doux, fixé sur un point invisible, montrait que ce n'était pas à lui-même, mais à Dieu qu'allait tout honneur.

Le monde qui l'acclame aujourd'hui dans la gloire des bienheureux, sait qu'il parcourut la voie qui lui avait été désignée par la Providence avec une foi à transporter les montagnes, avec une espérance inébranlable, même aux heures les plus inquiétantes, avec une charité qui le poussait à se vouer à tous les sacrifices pour le service de Dieu et pour le salut des âmes.

Par ces vertus théologiques, qui étaient comme la trame fondamentale de toute sa vie et qu'il pratiqua à un degré de perfection qui dépassait incontestablement toute excellence purement naturelle, son pontificat resplendit comme aux âges d'or de l'Eglise.

Puisant à tout instant à la triple source de ces vertus reines, le bienheureux Pie X enrichit et consuma le cours entier de sa vie dans l'exercice héroïque des vertus cardinales : fermeté inébranlable aux coups de la vie ; justice d'une impartialité inflexible ; tempérance qui se confondait avec le renoncement total de soi-même ; prudence avisée, mais prudence de l'esprit qui est « vie et paix », détachée de la « sagesse de la chair, qui est mort et ennemie de Dieu ». (Cfr., Rom., VIII, 6-7).

Serait-il vrai, comme certains l'ont affirmé ou insinué, que dans le caractère du bienheureux Pontife, la force prévalut souvent sur la prudence ? Telle a pu être l'opinion d'adversaires, dont la plupart étaient aussi ennemis de l'Eglise. Dans la mesure cependant où elle fut partagée par d'autres, admirateurs au demeurant du zele apostolique de Pie X, cette appréciation se révèle comme contredite par les faits, quand on prête attention à sa sollicitude pastorale pour la liberté de l'Eglise, pour la pureté de la doctrine, pour la défense du troupeau du Christ contre les dangers menaçants, qui ne trouvait pas toujours chez certains toute la compréhension et l'adhésion intime que l'on pouvait attendre d'eux.

Maintenant que l'examen le plus minutieux a scruté à fond tous les actes et les vicissitudes de son pontificat, maintenant qu'on connaît la suite de ces événements, aucune hésitation, aucune réserve n'est plus possible, et l'on doit reconnaître que même dans les périodes les plus difficiles, les plus dures, les plus lourdes de responsabilités, Pie X, — assisté par son très fidèle secrétaire d'Etat, la grande figure du cardinal Merry del Val, — donna la preuve de cette prudence éclairée qui ne manque jamais aux saints, même lorsque, dans ses applications, elle se trouve en contraste douloureux, mais inévitable, avec les postulats trompeurs de la prudence humaine et purement terrestre.

Avec son regard d'aigle plus perspicace et plus sûr que les courtes vues des myopes raisonneurs, il voyait le monde tel qu'il était ; il voyait la mission de l'Eglise dans le monde ; il voyait avec les yeux d'un saint Pasteur quel était son devoir au sein d'une société déchristianisée, d'une chrétienté infectée ou du moins menacée par les erreurs du temps et la perversion du siècle.

Illuminé des clartés de la vérité éternelle, guidé par une conscience délicate, lucide, d'une rigide droiture, il avait souvent, sur le devoir présent et sur les décisions à prendre, des intuitions, dont la parfaite rectitude déconcertait ceux qui n'étaient pas doués de semblables lumières.

Par nature, personne de plus doux, de plus aimable que lui, personne de plus ami de la paix, personne de plus paternel. Mais quand parlait en lui la voix de la conscience pastorale, plus rien ne comptait que le sentiment du devoir ; ce dernier imposait silence à toutes les considérations de la faiblesse humaine ; mettait fin à toutes les tergiversation ; décrétait les mesures les plus énergiques, si pénibles qu'elles fussent à son cœur.

L'humble « curé de campagne », comme il a voulu quelquefois se qualifier lui-même, — et ce n'est pas le diminuer que l'appeler ainsi, — face aux attentats perpétrés contre les droits imprescriptibles de la liberté et de la dignité humaines, contre les droits sacrés de Dieu et de l'Eglise, savait se dresser comme un géant dans toute la majesté de son autorité souveraine. Alors, son **non possumus** faisait trembler et parfois reculer les puissants de la terre, rassurant en même temps les hésitants et galvanisant les timides.

A cette force inébranlable de son caractère et de sa conduite, manifestée des les premiers jours de son pontificat, on doit attribuer d'abord la stupeur, puis l'aversion de ceux qui voulurent faire de lui le **signum cui contradicetur** révélant ainsi le fond obscur de leur âme.

Donc, point de prépondérance excessive de la force sur la prudence. Au contraire, ces deux vertus, qui donnent comme l'onction sacrée à ceux que Dieu choisit pour gouverner, furent chez Pie X équilibrées à tel point qu'à l'examen objectif des faits, il apparaît aussi éminent dans l'une que sublime dans l'autre. Cette harmonie des vertus, dans les hautes sphères de l'héroïsme, n'est-elle pas la marque d'une sainteté accomplie ?

II. — *Les grandes œuvres de son pontificat*

Un homme, un Pontife, un Saint d'une telle élévation trouvera difficilement l'historien qui saura embrasser dans son unité sa grande figure

et en même temps ses multiples aspects. Mais même la simple et sèche énumération de ses œuvres et de ses vertus — telle que nous pouvons seulement la tenter en ce moment dans des aperçus brefs et incomplets, — suffit à causer la plus vive admiration.

De lui, on peut certainement dire que, dans tous les domaines auxquels il consacra son attention et son activité, il pénétra, doué d'une intelligence claire, profonde et large, et d'une rare qualité de l'esprit qui le rendait également heureux dans l'analyse et puissant dans la synthèse, imprimant sur toutes ses œuvres la marque de l'universalité, non moins que de l'unité, visant à tout récapituler et restaurer dans le Christ.

Défenseur de la foi, héraut de la vérité éternelle, gardien des plus saintes traditions, Pie X révéla un sens très aigu des besoins, des aspirations, des énergies de son temps. Aussi a-t-il pris place parmi les plus glorieux Pontifes, fidèles dépositaires sur terre des clés du royaume des cieux, et auxquels l'humanité est débitrice de tout véritable avancement dans la voie droite du bien et de tout réel progrès.

Son zèle pour l'influence morale de l'Eglise a fait de lui un incomparable promoteur des sciences sacrées et profanes. Est-il nécessaire de rappeler la nouvelle impulsion donnée aux études bibliques ? L'efficace développement des études philosophiques et théologiques selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur angélique ? Et dans le domaine des sciences humaines, faut-il mentionner la réorganisation de l'Observatoire astronomique ? Dans le domaine artistique, le renouveau de la musique sacrée, la réorganisation de la pinacothèque du Vatican ?

Toutefois, il n'est pas un mécène étranger aux sciences et aux arts ou un pur théoricien, satisfait d'assigner simplement un but, de donner un ordre, et de laisser ensuite aux autres l'entière exécution. Son œuvre, au contraire, apporte une contribution essentielle, elle donne une direction effective. S'abstenant sagement des inutiles minuties, il descend cependant jusqu'au concret et au détail, précisant avec exactitude et sens pratique la voie à suivre, pour atteindre le but facilement, rapidement, pleinement. C'est de la sorte qu'il travailla à la codification du droit canon, qui peut être appelé le chef-d'œuvre de son pontificat. Dès le début, il s'y décida avec le courage éclairé des grands, il affronta hardiment l' « arduum sane munus » et il s'y donna avec une assiduité infatigable.

Et bien qu'il ne lui ait pas été donné — pour reprendre les paroles de son successeur Benoît XV [2] — de mener au terme l'immense entreprise, lui seul, toutefois, doit être considéré comme l'auteur de ce Code «(is tamen unus hujus Codicis habendus est auctor) » et son nom devra dès lors être toujours exalté comme celui d'un des plus illustres Pontifes dans l'histoire du droit canon, à côté d'un Innocent III, d'un Honorius III, d'un Grégoire IX.

Si dans chacune de ces entreprises, il est toujours mû par le zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut et le progrès des âmes, avec quelle sollicitude dut-il s'occuper des pasteurs mêmes du troupeau sacré puisque c'est d'eux que dépendent plus directement et immédiatement l'honneur de Dieu et la sanctification des mes ? Cela ressort de ses efforts constants pour doter l'Epouse du Christ d'un clergé dont la sainteté et la doctrine soient à la hauteur de sa sublime mission. Et qui pourrait relire, sans émotion, la première Exhortation **Hærent animo** (4 août 1908), reflet très pur de son âme sacerdotale le jour du Jubilé de son ordination ?

Pénétré de la pensée de S. Paul que le prêtre est constitué pour les hommes dans toutes les choses qui regardent Dieu (cf. Heb., V, 1), il ne néglige rien de ce qui peut contribuer à un plus efficace exercice de ce sublime ministère.

Avant tout, dans la diffusion d'une connaissance vive de la doctrine chrétienne. C'est ainsi qu'il promulgua de sages instructions pour en confirmer la nécessité, en déterminer l'objet, en établir la méthode (Encyclique **Acerbo nimis,** 15 avril 1905). Cela ne lui suffit pas : lui-même veille à ce que soit composé un nouveau catéchisme pour adapter cet enseignement à tous les âges et à toutes les intelligences. Et cela ne lui suffit pas encore : certains dimanches, il commente personnellement le saint Evangile du jour aux fidèles des paroisses de Rome. A bon droit, il fut donc appelé le Pape de la doctrine chrétienne.

Le vide désolant que l'esprit sectaire du siècle avait creusé autour du sacerdoce, il se hâta de le combler grâce à l'active collaboration des laïcs dans l'apostolat. En dépit des circonstances adverses, voire stimulé par celles-ci, Pie X prend soin, s'il n'en est pas précisément l'initiateur, avec de nouvelles directives, de la formation d'un laïcat fort dans la foi, uni avec une parfaite discipline aux différents grades de la hiérarchie ecclésiastique. Et tout ce qu'on admire, aujourd'hui, en Italie et dans le monde, dans le vaste domaine de l'Action catholique, démontre combien a été providentielle l'œuvre de notre Bienheureux, qui reflète sur lui une lumière, qu'il ne fut sans doute donné, durant sa vie, qu'à quelques-uns seulement, de prévoir pleinement. Aussi, les foules de l'Action catholique, parmi les âmes élues qu'elles évoquent et vénèrent comme guides et promotrices de leur mouvement salutaire doivent, à juste titre, placer le bienheureux Pie X.

Un autre obstacle de la plus haute gravité s'opposait à la restauration d'une société chrétienne et catholique : c'est-à-d. d'une part la division au sein même de la société et, d'une autre, la fracture qui séparait l'Eglise de l'Etat, particulièrement en Italie. Avec la largeur et la clarté de vues propres aux saints, il a su, sans permettre la plus petite atteinte aux principes immuables et inviolables, tracer les règles pour l'organisation d'une action populaire chrétienne, mitiger la rigueur du « non expedit », et préparer le terrain pour la conciliation qui devait apporter la paix religieuse en Italie.

Mais ce qui est particulièrement le propre de ce Pontife est d'avoir été le Pape de la sainte Eucharistie en notre époque. Là, l'harmonie et la communion intimes de sentiments chez le Vicaire du Christ avec l'esprit même de Jésus resplendissent de reflets presque divins. Si Nous Nous taisions sur ce point, la foule des enfants d'hier et d'aujourd'hui se lèverait pour chanter **Hosannah** à celui qui sut abattre les barrières séculaires, qui les tenaient éloignés de leur Ami des tabernacles. Ce n'est que dans une âme sagement candide et évangéliquement enfantine comme la sienne que pourrait trouver un ferme écho l'ardent soupir de Jésus : Laissez venir à moi les petits ! et en même temps la compréhension du si doux désir de ceux-ci d'accourir vers les bras ouverts du Rédempteur divin. Ce fut ainsi lui qui donna Jésus aux enfants et les enfants à Jésus.

[2] Cf Allocut. consist., 4 décembre 1916 : *Acta Ap. Sedis*, vol. 8 page 466.

Si Nous le passions sous silence, les autels mêmes du Saint-Sacrement en parleraient pour attester la floraison exubérante de sainteté qui, par l'œuvre de ce Pontife de l'Eucharistie s'est épanouie en d'innombrables âmes, pour lesquelles la communion fréquente et quotidienne est désormais une règle fondamentale de perfection chrétienne.

III. — *Conclusion et prière*

Chers fils et filles! Une heure de gloire passe sur nous en cette soirée lumineuse. C'est une gloire qui rejaillit directement sur le pontificat romain, une gloire qui rayonne sur l'Eglise tout entière, une gloire qui enveloppe ici étroitement la tombe vénérée d'un humble fils du peuple, que Dieu a élu, enrichi, exalté.

Mais avant tout, c'est la gloire de Dieu parce qu'en Pie X se révèle le mystère de la sage et bienveillante Providence, qui assiste l'Eglise et par elle le monde, en toute époque de l'histoire. Que devait signifier, Nous demandions-Nous au début, le nom de Pie X? Il Nous semble maintenant le voir clairement.

Par sa personne et par son œuvre, Dieu a voulu préparer l'Eglise aux nouveaux et durs devoirs que l'avenir lui réservaient. Préparer opportunément une Eglise unie dans la doctrine, solide dans la discipline, efficiente dans ses Pasteurs; un laïcat généreux, un peuple instruit; une jeunesse sanctifiée dès les premières années; une conscience chrétienne vigilante à l'égard des problèmes de la vie sociale. Si, aujourd'hui, l'Eglise de Dieu, loin de reculer devant les forces destructrices des valeurs spirituelles, souffre, combat, et par vertu divine, progresse et rachète, cela est dû en grande partie à l'action prévoyante et à la sainteté de Pie X. Il apparaît manifeste aujourd'hui que tout son pontificat fut surnaturellement orienté selon un dessein d'amour et de rédemption pour disposer les esprits à affronter nos propres luttes et pour assurer nos victoires et les futures.

Aussi, vous qui le sentez présent, vivant et proche dans l'œuvre accomplie en sa vie et dans la protection dont il vous couvre depuis ce jour, ayez confiance en son intercession et, avec Nous, priez ainsi :

« O bienheureux Pontife, fidèle serviteur de ton Seigneur, humble et sûr disciple du Maître divin, dans la douleur et dans la joie, dans les soucis et dans les sollicitudes. Pasteur expérimenté du troupeau du Christ, tourne ton regard vers nous qui sommes prosternés devant tes dépouilles virginales.

Les temps où nous vivons sont ardus; durs les efforts qu'ils exigent de nous. L'Epouse du Christ, autrefois confiée à tes soins, se trouve de nouveau dans de graves tourments. Ses fils sont menacés par d'innombrables périls dans leur âme et leur corps. L'esprit du monde, comme un lion rugissant, rôde tout autour, cherchant qui dévorer. Beaucoup deviennent ses victimes. Ils ont des yeux et ne voient pas ; ils ont des oreilles et n'entendent pas. Ils ferment leur regard à la lumière de la vérité éternelle; ils écoutent les voix de sirènes insidieuses, de messages trompeurs.

Toi, qui fus ici-bas un grand inspirateur et guide du peuple de Dieu, sois notre aide et notre intercesseur et celui de tous ceux qui se proclament disciples du Christ.

Toi dont le cœur se brisa quand tu vis le monde se précipiter en une lutte sanglante, secours l'humanité, secours la chrétienté, exposée actuellement à de pareils risques; obtiens de la miséricorde divine le don d'une paix durable et, comme début de celle-ci, le retour des esprits à ce sentiment de véritable fraternité qui seul peut ramener parmi les hommes et les nations la justice et la concorde voulues par Dieu. » Ainsi soit-il.

LES SACREMENTS

II

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR PEUT-IL ÊTRE PRÉSENT DANS L'EUCHARISTIE ?

Mes frères,

Jésus-Christ est donc réellement présent sous les apparences du pain et du vin. Lui-même nous l'a affirmé : « Ceci est mon corps..., ceci est mon sang..., ma chair est vraiment une nourriture, mon sang une boisson. » Je n'insiste pas sur cette vérité que nous avons solidement établie dans notre dernier entretien.

I. — *La transsubstantiation*

Mais dans la sainte hostie la raison s'interroge : comment N.-S. peut-il être présent dans cette hostie ? L'Eglise nous dit qu'à la messe, avant la consécration, il y a sur l'autel du pain et du vin et qu'après la consécration, il n'y a plus ni pain, ni vin, mais le corps, le sang, l'âme et la divinité du Christ. Pourtant les sens nous disent qu'il y a toujours sur l'autel du pain et du vin. Ce que je vois, c'est toujours du pain et du vin ; cette petite hostie que je mange à la communion a le goût du pain. Comment concilier ces deux témoignages ? Si je rejette l'enseignement de la foi, je ne suis plus catholique. Si je repousse le témoignage de mes sens, je cesse d être raisonnable. Impossible de sacrifier l'un ou l'autre de ces témoignages. Il faut les accorder.

Eh bien ! l'Eglise les concilie par sa doctrine de la transsubstantiation que je vais m'efforcer de mettre à votre portée en vous l'expliquant le plus simplement possible.

Lorsque, nous dit l'Eglise, pendant la messe, au moment de la consécration, le prêtre répète sur l'hostie qui n'est que du pain et sur le calice où il n'y a que du vin, les paroles du Christ à la Cène : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », la substance du pain est changée en la substance du corps du Christ et la substance du vin devient la substance du sang du Christ. Autrement dit, il y a changement invisible d'une substance en une autre substance. Du pain et du vin, il ne reste plus que les apparences extérieures qu'on appelle, d'un mot plus savant, les « *espèces* ». — Voilà ce que les théologiens appellent la transsubstantiation.

Pour bien comprendre ces affirmations, il faut nous rappeler que tout corps se compose de deux éléments : la substance et les apparences. Les apparences, comme le nom l'in-

dique, c'est ce qui tombe sous les sens, ce qui apparaît, en un mot, et qui se voit, se goûte, se touche. Par exemple, cet objet à telle dimension, tel poids, telle couleur et telle saveur. Ce sont, autrement dit, les qualités extérieures, les propriétés de ce corps qui peuvent être augmentées, diminuées, changées sans que ce qui fait le fond de ce corps soit changé. C'est ainsi qu'un morceau de pain pourra être blanc ou bis, frais ou rassis, ce sera néanmoins toujours du pain. Les apparences de l'hostie, ce sera donc sa couleur blanche, sa forme ronde, son goût de pain.

La noblesse d'un corps, au contraire, c'est ce qui fait le fond de ce corps ; ce qui le constitue essentiellement ; ce qui fait que ce corps est tel corps et non pas un autre. Par exemple, la substance du pain est ce qui fait que ce morceau de pain est du pain et pas autre chose. Evidemment, nos yeux ne voient pas la substance, notre imagination ne peut pas se la représenter. Notre intelligence seule qui va au fond des choses peut la concevoir. La substance d'un corps est toujours la même alors que les apparences qui nous le montrent, se modifient. Ainsi la substance de l'eau est toujours là, que l'eau soit sale ou propre, qu'elle soit vapeur ou neige. Coupez un peu de pain en plusieurs morceaux, c'est toujours la même substance : du pain. Le peuplier qui maintenant atteint 30 mètres de haut est le même peuplier qui, en sortant de terre, atteignait péniblement la hauteur d'un doigt. Les savants affirment que notre corps se renouvelle entièrement tous les sept ans. Nous restons cependant nous-mêmes toujours malgré ces complètes et successives transformations physiologiques. Pourquoi ? Parce qu'à travers toutes ces modifications, notre substance s'est maintenue intacte. A l'aide de ces divers exemples, vous avez certainement compris, que dans tous les corps, la substance et les apparences sont deux réalités bien distinctes.

Revenons maintenant à l'enseignement de l'Eglise à propos de la présence du Christ dans l'Eucharistie. Elle enseigne qu'après la consécration, la substance du pain et du vin disparaît totalement. Aucun élément de leur substance ne reste. Les apparences, au contraire, demeurent. Après la consécration, nos sens ne perçoivent aucune différence. L'hostie garde toujours son goût de pain, sa couleur blanche, sa forme ronde. Mais sous ces apparences identiques une autre substance est présente, le corps et le sang du Christ qui, auparavant, n'étaient pas présent sous ces apparences. Voilà ce que l'Eglise appelle la transsubstantiation, voilà le changement opéré par la consécration.

Evidemment, il y a là quelque chose de mystérieux, disons le mot plus précis : un mystère. Car normalement, il y a là un lien indissoluble entre la substance et les apparences. Les apparences expriment ce qu'est un être dans son fond. Ce sont les apparences saisies par nos sens qui permettent à notre intelligence d'affirmer que ce qui est devant nous, c'est du pain, un arbre ou un homme. Or, contrairement à ce qui se passe normalement, l'hostie et le vin du calice ne désignent plus du pain et du vin, mais le corps et le sang du Christ. Ce changement total et immédiat de substance, malgré la permanence des apparences est bien un changement mystérieux et unique que la foi seule nous fait connaître et nous oblige d'affirmer. Cependant, dans ce mystère, notre intelligence ne se butte à aucune contradiction. Puisque, comme nous l'avons dit, substance et apparences sont deux réalités bien distinces, on peut donc avoir ainsi sous les mêmes apparences des substances différentes. Notre foi n'est donc pas une absurdité.

II. — *Conséquences*

Deux conséquences découlent de cette doctrine.

1re. — *Le Christ est présent tout entier sous chaque espèce et sous chaque parcelle des espèces.* Car il est impossible que le Christ puisse être partagé. Depuis sa résurrection glorieuse, le Christ est éternellement vivant. Son corps et son sang ne peuvent plus être séparés. Donc, partout où se trouve son corps, il y a aussi son âme et sa divinité. Partout où il y a son sang, il y a aussi son corps, son âme et sa divinité. Il suffit donc de communier sous une seule espèce, le pain par exemple, pour recevoir Jésus tout entier.

Et il importe peu que l'on partage l'hostie en deux, quatre ou plusieurs morceaux. Il importe peu qu'il y ait des milliers d'hosties consacrées dans tous les tabernacles du monde à la fois. Car Jésus est présent partout, tout entier sous chaque hostie, sous chaque parcelle d'hostie sans être multiplié pour autant. A la manière dont notre âme est présente tout entière dans chaque partie de notre corps. La substance, en effet, cette chose invisible, insaisissable, parfaitement réelle pourtant, qui fait qu'une chose est ce qu'elle est et non autre chose, n'est-elle pas partout dans le corps auquel elle donne son nom, dans une petite comme dans une grande dimension, en un plus grand ou un moindre volume ? Chacune des gouttes d'eau de l'océan n'est-elle pas de l'eau aussi bien que l'océan tout entier. La moindre miette de pain n'est-elle pas du pain aussi bien que le morceau tout entier ? Il en est ainsi du corps et du sang du Christ. Ce qui est multiplié, ce sont uniquement les signes de sa présence, c'est-à-dire les apparences, les espèces sacramentelles.

2e. — *Jésus-Christ reste présent sous les apparences du pain et du vin aussi longtemps que ces apparences subsistent sans altération.* Jésus, en effet, a voulu se soumettre humblement, pour sa présence sacramentelle, aux lois naturelles qui régissent le pain et le vin. La présence dure donc aussi longtemps que durerait la présence du pain et du vin s'ils étaient encore là. Tant que l'hostie garde l'apparence du pain, tant que le liquide garde l'apparence du vin, Notre-Seigneur y subsiste.

Au contraire, dès que l'hostie s'altère ou se corrompt, dès que le liquide s'aigrit ou se transforme, en un mot, dès qu'il n'est plus possible aux sens de reconnaître les apparences, les espèces du pain ou du vin, Notre-Seigneur cesse d'y être présent. Car le pain et le vin corrompus ne sont plus les signes auxquels il a voulu lier sa présence.

Précisons que, dans la communion, le Christ cesse d'être présent dans l'hostie dès que le travail chimique de la digestion a dénaturé l'espèce du pain, c.-à-d. environ un quart d'heure après la réception du sacrement. Veillons donc à notre action de grâces après la communion, témoignons toujours un grand respect aux espèces sacramentelles en raison de leur union avec le Corps du Christ.

En définitive, le fait de la présence du Christ dans l'Eucharistie, comme son mode de réalisation est un mystère pour nous. Un chrétien, ici comme ailleurs, mais ici d'une façon particulièrement éclatante, ne se fie qu'à la parole du Christ que l'Eglise lui transmet et cette parole est claire : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ». Tout essai de la raison pour percer ce mystère est voué à l'échec. Mais ce que nous avons voulu mettre en lumière ce matin, c'est la non-absurdité de ce mystère. Il dépasse la raison mais ne la contredit pas. Non, notre foi n'est pas une absurdité et le croyant ne déraisonne point. Cette présence n'est pas évidemment impossible, sans quoi elle contredirait la raison. Mais elle n'est pas évidemment possible, sans quoi elle ne dépasserait pas la raison. Cette doctrine de la transsubstantiation qui explique comment Jésus devient présent constitue le centre du mystère. Bien comprise, elle nous donne la clef de tout l'enseignement catholique sur la Sainte Eucharistie. Elle justifie du même coup toutes les pratiques de dévotion envers le Saint-Sacrement.

* *

Pour terminer, j'ajoute que ce mystère, si nous le méditons, peut nourrir merveilleusement notre piété. Ce changement total du pain et du vin au Corps et au Sang du Seigneur exprime, en effet, de façon admirable ce qui constitue la réalité profonde du Sacrifice de la Messe. Comme le pain et le vin, nourriture de l'homme, perdent par la transsubstantiation leur être de pain et de vin pour devenir désormais le corps et le sang du Christ, ah ! puissions-nous également, m. f., par la messe, nous dépouiller de notre être de péché et nous incorporer au Sacrifice du Seigneur. Puissions-nous nous laisser faire par le Christ de notre messe et vouloir nous aussi une transsubstantiation qui nous débarrassera de tout ce que notre être d'homme comporte de pécheur pour nous revêtir totalement de Jésus-Christ. *Amen.*

III

POURQUOI JÉSUS EST-IL PRÉSENT DANS LA SAINTE HOSTIE ?

Mes frères,

Que Jésus soit réellement présent dans la Sainte Eucharistie, nous le croyons de toute l'ardeur de notre foi. Ses paroles sont si claires. Mais pourquoi Jésus a-t-il voulu cette présence sous les apparences du pain et du vin ?

Nous savons déjà que si Notre-Seigneur a institué la Sainte Eucharistie, c'est afin de *s'offrir en sacrifice* jusqu'à la fin du monde. C'est pour permettre aux hommes de tous les siècles et de tous les pays, par le moyen du saint sacrifice de la messe, de s'associer à son grand sacrifice du Vendredi Saint. Et voilà pourquoi, dans chacune de nos églises catholiques, il y a d'abord un *autel* bien visible vers lequel convergent toutes les lignes de l'édifice et tous les regards des chrétiens assemblés.

Que le Christ ait voulu également *perpétuer sa Présence au milieu de nous* jusqu'à la fin des temps, se faire notre voisin et notre compatriote, nul doute. Le *Tabernacle* de l'autel nous rappelle cette intention du Christ dont nous parlerons plus tard en détail.

Mais ce que je voudrais faire ressortir ce matin, c'est la volonté de Jésus de se *donner en nourriture* à tous ceux qui ont été incorporés à son corps mystique par le baptême ; sa volonté d'achever le sacrifice de la messe par la communion et de prolonger la table de l'autel par la table de communion. Bref, de faire de l'Eucharistie à la fois un sacrifice et un sacrement.

I. — *Jésus, notre nourriture*

Toute vie, même rigoureuse, s'use vite si elle n'est pas alimentée. Celui qui ne mange pas ou mange peu ne se développe pas ; il s'affaiblit, devient incapable d'effort et sera, un jour, la proie d'une épidémie. C'est qu'en effet nos efforts de chaque jour produisent une dépense d'énergie, qui a besoin d'être réparée par une nourriture substantielle et appropriée.

Ce qui est vrai pour la vie de notre corps est aussi vrai pour la vie de notre âme, cette vie divine, reçue en germe au baptême et que la confirmation est venue affermir. Cette vie, il nous faut lutter chaque jour pour la préserver des fautes graves et des tentations qui la menacent. Cette vie, journellement, elle est affaiblie par nos fautes vénielles, nos défauts mal surveillés, notre découragement en face de cette lutte incessante.

La prévoyante bonté du Christ a voulu venir en aide à notre faiblesse et nous aider à remplir notre difficile mission de baptisés et de confirmés. Il a voulu nous aider à conserver, à réparer, à accroître notre vie divine et nos énergies surnaturelles. Aussi bien, comme le pain est à la base de notre alimentation corporelle et nous permet de refaire, chaque jour, nos forces, ainsi, nous aurons de par la

volonté du Christ un autre pain, son propre Corps, capable de réparer tous les dégâts, de compenser toute l'usure de notre vie chrétienne. Précisément, c'est l'Eucharistie, nourriture de notre âme qui nous donnera la force de vivre chrétiennement et de nous offrir au Christ.

Telle est bien la volonté très nette de N.-S. Relisons et comprenons bien sa grande promesse : « Je suis le pain de vie..., c'est moi le pain vivant descendu du ciel... En vérité, en vérité, je vous le dis (c.-à-d. attention, écoutez bien, je vous apporte ici une grande nouvelle), si vous ne mangez ma chair et buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous..., ma chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment une boisson..., *celui qui me mange vivra par moi.* » C'est clair, manger ma chair, veut dire le Seigneur Jésus, c'est une question de vie ou de mort ; si vous ne mangez pas ma chair, vous ne persévérerez pas longtemps dans l'état de grâce ; vous resterez difficilement mes fils.

Et le soir du Jeudi Saint, lorsqu'il songe à rester parmi nous, ce n'est pas dans une pierre précieuse qu'il veut enfermer sa Personne pour la faire mieux adorer par les chrétiens, ses disciples. Non, c'est du pain et du vin, c.-à-d. des aliments, des aliments communs et nécessaires qu'il change en son corps et en son sang.Et il ne dit pas : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, prosternez-vous et adorez ! » Non, il dit : « Prenez et *mangez* » et il distribue son corps et son sang à ses apôtres pour qu'ils en mangent tous. En résumé, dans le discours sur le Pain de vie comme à la dernière Cène, le Christ donne à ses apôtres et, à travers eux à tous les chrétiens, l'ordre formel de communier. Les expressions dont il se sert aussi bien que la matière qu'il choisit indiquent nettement que, dans sa pensée, l'Eucharistie doit être la nourriture substantielle et appropriée de notre vie de fils de Dieu.

II. — *Fruits de la communion*

Jésus-Christ, par la Sainte Eucharistie, a donc voulu nous donner réellement son propre corps comme aliment de notre vie divine. Quel mystère d'Amour ! Noël et le mystère de l'Incarnation, c'était déjà une bien belle trouvaille du Cœur de Jésus. Ne pouvant supporter l'écrasante distance qui séparait l'homme de Dieu, il venait près de nous, à notre portée. Il devenait l'un d'entre nous, notre frère en humanité. Et du même coup il comblait la grande et éternelle aspiration humaine à se rapprocher de la divinité.

Mais le Jeudi Saint et le mystère de l'Eucharistie, c'est encore bien plus beau. C'est Dieu qui vient en nous. Il ne s'agit plus d'un simple rapprochement mais d'une fusion totale. Le Christ-nourriture viendra mettre en nous les énergies nécessaires qui nous préserveront des fautes graves. Il mettra dans nos âmes des dispositions telles que le péché mortel deviendra de plus en plus difficile à commettre. Il réparera notre vie divine sans cesse affaiblie par nos fautes vénielles. Il atténuera la violence des tentations. Bref, le Christ, notre nourriture, nous donnera le surcroît de force nécessaire pour le bien servir tout au long de nos journées.

« Le Christ notre nourriture ; le corps du Christ pain pour la vie de nos âmes », remarquez ces expressions : Pain et non pas gâteau. Nourriture qu'on doit aller prendre parce qu'on en a besoin et que sans elle on risque de défaillir, et non pas récompense qui serait réservée aux meilleurs. En vérité, Jésus a voulu que l'Eucharistie soit le salut des pauvres pécheurs que nous sommes, la nourriture indispensable à ceux qui dépensent leurs forces dans le dur combat de la vie chrétienne. Communier est aussi nécessaire que manger.

Deuxième remarque importante. Peut-être ne sentirez-vous pas ces énergies nouvelles déposées dans vos âmes. Ne vous en étonnez pas ! Vous n'éprouvez pas non plus nécessairement une impression de bien-être quand vous avez terminé votre repas. D'autant plus qu'ici il s'agit de réalités surnaturelles où la sensibilité n'a rien à voir. Soyez confiants ! Vous pouvez faire une très bonne communion, recevoir ce sacrement comme il faut, en retirer des énergies nouvelles sans éprouver aucune joie, ni aucun tressaillement.

* *

Apprécions à sa juste valeur, ce don de Dieu : l'Eucharistie. C'est bien le plus grand, le plus saint des sacrements, le Très Saint-Sacrement. Car non seulement comme tous les autres il nous apporte la vie de la grâce, mais, à la différence des autres, c'est le Christ lui-même qu'il nous apporte pour être la nourriture de notre âme. Plus favorisés que les Juifs, ses contemporains, qui virent jadis le Christ vivant sur cette terre, plus heureux que le vieillard Siméon qui tint l'Enfant-Dieu quelques minutes dans ses bras et désira mourir ; plus heureux que Marie-Madeleine qui reçut l'une de ses premières paroles, au matin de la Résurrection ; plus heureux même que l'apôtre S. Jean, l'apôtre bien-aimé, qui eut, au dernier soir, l'incomparable privilège de reposer sur le cœur du divin Maître, nous pouvons redire la parole de S. Paul, à chacune de nos communions : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Car, contrairement à ce qui se passe dans l'alimentation corporelle où l'aliment se transforme en notre corps, ici, dans la communion, c'est le Christ, aliment vivant, d'une énergie divine, qui nous transforme en lui. Certes, cette présence réelle de Jésus en nous cesse lorsque les saintes espèces sont consommées dans notre corps. Mais, de même que le soleil en disparaissant à l'horizon laisse derrière lui à la terre sa chaleur, soyez bien persuadés que le Christ, passant dans votre âme par la communion, laissera derrière lui les grâces, les richesses immenses dont s'alimentera la vie de votre âme. *Amen.*